

Pierre Curzi

Gabriel Landry

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landry, G. (1996). Pierre Curzi. *24 images*, (82), 32–33.

PIERRE CURZI

Il a beaucoup joué, et côtoyé tous ceux qui comptent ici, les Labrecque, Lefebvre, Carle, Arcand, Simoneau. Homme d'une génération (il parle de sa «gang»), acteur d'une génération également, mandataire et porte-parole de la grandeur et de la décadence du baby-boom, il participe exemplairement, du même coup, à une sorte de chronique sensible des années soixante-dix et quatre-vingt, de cette dernière décennie surtout, avec en son centre l'incontournable *Déclin de l'empire américain*, à propos duquel Curzi assure qu'il marqua pour lui la fin d'une période. Acteur sans masque, dirait-on, dont la présence solide et le jeu fidèle paraissent ne jamais chercher à prendre congé du réel, nonobstant les impératifs de la fiction: «ancré dans la réalité», dit-il en désignant l'homme de ses rôles.

En effet, avec une constance qui n'est pas nécessairement le lot de ses pairs les plus en vue, Pierre Curzi n'a pas peu contribué, depuis quelque vingt-cinq ans, à «installer» la figure de l'homme québécois moyen. Si l'on excepte quelques rôles atypiques l'ayant soustrait provisoirement à cet emploi choisi, ici un vendeur de ballons (*Le million tout-puissant*, Michel Moreau), là un «patron» de passeurs de circulaires (*Dans le ventre du dragon*, Yves Simoneau), l'acteur s'est le plus souvent façonné en citoyen ordinaire, tout à la fable quotidienne, et pour ainsi dire soudé à ses vicissitudes triviales. Il s'agit là d'une dominante assumée, non d'un créneau limitatif: de Napoléon Plouffe, deux fois campé, à Lucien Brouillard et au quadragénaire emblématique du *Jour "S..."*, de l'intellectuel jouisseur et cynique du *Déclin...* à l'amoureux inquiet du *Cri de la nuit*, il y a toutes les nuances essentielles à la satisfaction

d'un comédien d'envergure, pour qui, toutefois, «le vrai contentement d'un acteur, c'est d'occuper efficacement une place modeste». Mais, ajoute-t-il aussitôt: «en refusant d'être corvéable à merci».

Le dernier film de Jean Beaudry offre de nouveau la possibilité au comédien d'occuper cet espace qu'il prétend modeste. «Chaque plan de cet univers a été voulu, exigé. Ça m'a fait beaucoup de bien. Parce que j'en ai fait beaucoup... Je suis un acteur rapide. Je suis payant pour une équipe. Mais là, avoir le temps d'approfondir, c'était vraiment précieux. C'est pour ça que *Le cri de la nuit* m'est précieux: il renoue avec le vrai sens du discours cinématographique.»

Si l'homme tient sur le septième art des propos qui s'autorisent la critique tranchante et se posent en diagnostic («le cinéma s'est éloigné de ceux qui le font, il est à ceux qui en décident»), c'est que, vraisemblablement, il ne s'est guère contenté de «jouer son rôle» et rien que son rôle, et qu'il paraît en quête d'un plus-que-lui-même. Curzi fut enseignant, et scénariste du thriller *Pouvoir intime*: «Ce fut très important pour moi, car il y a chez moi quelque chose de la prétention du cours classique, cet idéal de l'homme complet, l'idée que tes talents peuvent être mis en œuvre en différents endroits». Du reste, le cinéma demeure pour Pierre Curzi une passion, véritable, bien plus grande, assure-t-il, que celle des serres qu'il entretient loin des plateaux.

Les serres, on se dit néanmoins qu'elles vont bien à cet homme tranquille, aussi bien que les étoiles au gardien veilleur du *Cri de la nuit*. ■

GABRIEL LANDRY

LE CRI DE LA NUIT



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE